

## 427. Paris, Vendredi 18 septembre 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

**Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

11 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1840-09-18

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai été retenue chez moi d'abord par mon médecin et puis par le duc de Noailles, qui est venu en ville pour deux heures pour me voir. Vous concevez qu'il a questionné et comment il a questionné.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 529/209-210

### Information générales

Langue Français

Cote 1166-1167-1168, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document

Bon  
Localisation du document

Archives Nationales (Paris)

Transcription

427. Paris, Vendredi 18 septembre 1840

4 heures

J'ai été retenue chez moi d'abord par mon médecin et puis par le duc de Noailles, qui est venu en ville pour deux heures pour me voir. Vous concevez qu'il a questionné et comme il a questionné. Et puis il a parlé. Il dit que la France au fond veut la paix, que c'est le vœu général, si général, si profond, que même on avalerait une petite humiliation encore plutôt que de se livrer aux hasards de la guerre, que cela est certain ; mais qu'on n'avalera pas tout. Décidément pas et qu'alors on ferait la guerre très franchement et avec une grande unanimité. C'est aussi l'opinion et le dire de Berryer que le duc de Noailles venait de voir. Berryer croit savoir que Thiers est moins pacifique qu'on ne semble le croire. Il veut bien se montrer pacifique encore parce qu'il n'est pas prêt. Mais le jour où il sera prêt il voudra employer ses moyens, et le moment dangereux sera celui-là. Le duc de Noailles se creuse la tête pour trouver ce que les alliés peuvent vouloir tenter ou plutôt ce qu'ils sont convenus de faire pour le cas où l'insurrection de Syrie ne couronnerait pas leurs espérances. Il croit que les Anglais prendraient Caudie par cette position ils tiendraient les Russes aussi en échec, car ils n'en sortiraient que le jour où les Russes sortiraient de Constantinople ; ce serait européennement parlant une bonne affaire, et une bonne affaire pour les anglais dans tous les cas.

Moi - Mais la France avalerait- elle cela ?

Le duc - Je le crois, presque. Voilà à peu près l'Orient expédié ! Venons à Louis Bonaparte. Il paye très cher à Berryer pour le défendre. Et Berryer accepte parce qu'il est bien payé, et puis parce que cette défense tourne pour lui un moyen d'attaque contre le gouvernement ainsi il justifiera Bonaparte sur ce que la France n'est plus qu'un pays de désordres. Un pays où l'on proclame des légitimités à la demi-douzaine. La branche d'Orléans légitime, Bonaparte légitime, le ministère le dit. On ne sait plus auquel entendre. Voyez la confusion, de là une tentative toute naturelle. Il brodera sur cela. Il brodera sur la situation que le gouvernement a faite à la France, répudiée, isolée; ses deux grandes bases d'alliance détruites l'Espagne, l'Angleterre. Belle situation en Europe ! Enfin, enfin Louis Bonaparte a profité de tout cela, il en avait le droit.

Vienne ensuite la Chambre. Oh à la Chambre ! Qu'un orateur habile se lève et toute pacifique que soit cette chambre, cet orateur peut lui faire voter la guerre dans une demi-heure. Si la situation n'est pas éclaircie d'ici aux chambres. Il sera très difficile d'éviter un éclat. Le duc de Noailles ne sait pas s'il viendra on ne viendra pas au procès. Je l'ai fort engagé à venir. Il m'a dit que Berryer déciderait un peu cela.

Samedi 19 septembre. 9 heures

J'ai été vraiment malade hier très affaibli, très misérable. Je n'ai pas bougé de ma chaise longue. J'ai vu Appony avant dîner, mon ambassadeur le soir. Appony avait vu Thiers. On est comme de raison très très préoccupé de savoir ce que va devenir la proposition de Méhémet Ali. Nécessairement le sultan la référera à la conférence. Voulut-il même l'accepter, Ponsomby aura soin de l'en empêcher, d'abord ce seront des délais de deux mois au moins ; pendant ce temps l'exécution du traité ira toujours. Appony trouve que le conseil donné à Méhémet Ali a été bon, très adroit de la part de la France ; il croit que la conférence pourrait accepter, mais si elle n'accepte pas, si on veut à toute outrance le traité ; alors la situation

devient bien plus grave qu'avant cette proposition de l'Egypte, parce que la France est compromise, et qu'elle ne peut pas laisser passer cela. Il me semble que pourvu qu'on entre en voie de négociation cela doit s'arranger. Mais les amours propres anglais se soumettront-ils à cela ? Vous me le direz.

Sur le traité, Thiers a dit à Appony : " Vraiment il est pitoyable votre traité ; il est risible, je suis sûr que le prince Metternich doit en rire aussi. " Appony lui a promis de venir l'informer de suite que le prince Metternich en rit, s'il le lui mande. au reste Appony est très frondeur, excessivement frondeur. Il trouve l'oeuvre insensée ; il fait comme moi. Il cherche le prince Métternich. Savez-vous ce que disait Pozzo au mois de juin de l'année dernière, lorsqu'il était encore vivant, et avant la bataille de Nézib ? Il disait " La Russie doit changer sa politique en Orient, c'est avec Méhémet ali qu'elle doit s'allier. " Pozzo vivant, et Metternich pas mort, et tout aurait été autrement. Il n'y a pas un homme aujourd'hui qui sache juger et conduire une affaire. Aussi. voyez le décousu, l'incroyable confusion !

M. de Pahlen était assez noir hier aussi. Il ne fronde pas aussi haut qu'Appony. Mais il n'est pas content. Il ne comprend pas, et tout qu'on ne l'informe pas, il est décidé à ne pas comprendre. Il était inquiet hier de l'information qu'il a eu que votre gouvernement permet à Levewel de revenir à Paris. Il en parlera ce soir à Thier . Si cela était, il craint un gros orage à Pétersbourg Moi je ne crois pas trop à l'orage cependant, je ne sais pas.

Midi. Voici votre lettre. Je suis touchée de ce que vous me demandez 24 heures. Faites ce qui est convenable, mais pouvez-vous vous absenter ? Encore, une fois je suis touchée, et puis je sais bien aujourd'hui que toutes les plus belles tulipes ne valent pas pour vous la plus modeste fleur des champs. Je suis triste, je suis malade Je maigris encore. On ne sait jamais tout ce qu'on a à perdre je m'étonne tous les jours. Adieu. Adieu. Pourquoi suis-je si triste ?

## Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 427. Paris, Vendredi 18 septembre 1840,  
Dorothée de Lieven à François Guizot, 1840-09-18

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/461>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Vendredi 18 septembre 1840  
Heure 4 heures

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Londres (Angleterre)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

---